

## La question de l'autoportrait dans *Un homme qui dort* et *La Disparition*

Julie Zamorano

Université Charles de Gaulle-Lille III

L'écriture est avant tout un acte intime qui se nourrit de la pensée et du vécu de celui qui écrit. Elle est donc imprégnée de l'essence de l'écrivain, qu'elle va refléter entre les lignes, de manière consciente ou inconsciente. Dans le cas particulier de Perec, il y a, la plupart du temps, une volonté de parler de lui-même dans ses écrits sans toutefois le faire de manière explicite ou évidente. Comme l'a montré Claude Burgelin (*Georges Perec* [1988], *Les Parties de dominos chez Monsieur Lefèvre* [1996]), il est possible de faire une lecture de l'œuvre de Perec comme « un puzzle représentant pour finir Georges Perec composé de mille traits de chacun des personnages de ses livres »<sup>1</sup>. En outre, Bernard Magné a parlé de « références encryptées et indirectes à des données autobiographiques essentielles pour Perec comme sa judéité, sa date de naissance ou les circonstances tragiques de la mort de sa mère »<sup>2</sup>, présentes dans tous ses textes. De ce fait, en reprenant le propos de Perec dans lequel il affirme que « presque aucun de mes livres n'échappe tout à fait à un certain marquage autobiographique »<sup>3</sup>, il devient envisageable de lire la plupart de ses écrits, notamment *Un homme qui dort* et *La Disparition*, en tant que récits intimes<sup>4</sup>.

Sans être des autobiographies à proprement parler, selon la définition de Philippe Lejeune dans *Le Pacte autobiographique*<sup>5</sup>, les deux textes peuvent être abordés du point de vue de

---

<sup>1</sup> Burgelin Claude, *Georges Perec*, Paris, Seuil, coll. « Les contemporains », 1988, p. 21.

<sup>2</sup> Magné Bernard, « Perlaine et Verec : à propos des *Micro-Traductions* de Georges Perec », *Semen* [en ligne], 12/2000, mis en ligne le 13 avril 2007, consulté le 07 juillet 2011. URL : <http://semen.revues.org/1909>.

<sup>3</sup> Perec Georges, « Notes sur ce que je cherche », *Penser/Classer*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXIe siècle », 2003, p. 10.

<sup>4</sup> Dans la quatrième de couverture de l'édition de 2006 de *La Disparition*, on parle de roman : « il fallait un grand art, un art hors du commun, pour fourbir tout un roman sans ça ! » (Souligné dans le texte). En ce qui concerne *Un homme qui dort*, également en quatrième de couverture (édition 2008), il est dit que « le narrateur s'adresse à lui-même » ; il n'y a cependant pas de lien explicité entre narrateur et auteur. La première perspective de lecture est donc celle du roman.

<sup>5</sup> « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (Lejeune Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 14).

l'autoportrait littéraire dans le sens où ils peignent un portrait (physique et psychique) de leur auteur.

En acceptant l'idée qu'une image représentant la figure de l'écrivain se dessine dans la fiction des œuvres à étudier, je proposerai par la suite l'idée de concevoir ces deux textes à l'image du triple autoportrait que fit Johannes Gump en 1646 :



Si on applique la constitution de cette image au travail que réalise Georges Perec dans *Un homme qui dort* et dans *La Disparition*, il y aurait un triple autoportrait de l'écrivain à l'intérieur des œuvres : d'une part, l'auteur-créateur de l'œuvre se servant du miroir pour élaborer son autoportrait ; ensuite son reflet dans le miroir qui, dans les œuvres, est représenté par la littérature dont Perec s'est nourri pour se construire une identité et une vision du monde ; finalement, les œuvres en tant que telles, qui mettent en scène les deux éléments précédents : les aspects propres à la vie personnelle de l'écrivain et la littérature comme miroir de l'écrivain (sous forme d'intertextualité). Étant donné qu'il s'agit ici d'une analyse conduite à partir des textes, l'étude débutera par la présence des autobiographèmes présents dans les œuvres, qui seront regroupés en quatre catégories : a) l'importance du nom (prononciation et signification), b) le motif de l'absence, c) la cicatrice, d) le morcellement, pour ensuite montrer leur lien avec le vécu de l'écrivain puis, finalement, il sera question du rôle de la littérature dans la formation de son identité et de son écriture.

## **I. Les œuvres**

### **a) L'importance du nom**

Souvent, dans les textes de Perec, le nom des personnages détient un rôle important dans la narration. Que ce soit par rapport à la signification, à la prononciation ou même à la présence ou l'absence de nom ou de prénom, ce motif est récurrent dans les textes perecquiens. Dans *Un homme qui dort*, le personnage principal n'est jamais nommé, c'est un être uniquement désigné par le pronom personnel « TU ». L'absence d'appellation du personnage est significative dans la construction du récit car elle reflète son absence d'identité, qu'il recherche tout au long du texte.

Aussi, divers personnages de *La Disparition* possèdent des noms qui n'ont rien d'anodin. Par exemple, Anton Voyl et Amaury Conson sont les réécritures respectives des mots « voyelle » et « consonne » sans la lettre « e ». Quant à Olga Mavrokhordatos, la signification de son nom de famille, « qui a un mauvais pouvoir », a un poids déterminant dans sa vie car son père, à l'image d'un dictateur, tatouait sur l'avant-bras de ses employés le symbole maudit. Un autre exemple serait celui du personnage, sans véritable identité, du Barbu dont on ne sait prononcer le nom, ce qui met en évidence son absence dans le récit ; il n'apparaît que dans une photographie.

### **b) Le motif de l'absence**

Qu'il s'agisse de l'absence d'un élément textuel ou d'un élément propre à l'univers diégétique, ce motif apparaît sous diverses formes. Dans *Un homme qui dort*, il est question d'une absence d'identité, de volonté, de mémoire, incarnée par le personnage même qui cherche à effacer, de manière symbolique, sa présence au monde. Pour ce qui est de *La Disparition*, en partant de la structure même du livre construite autour de l'absence de la voyelle « e », en passant par le manque continu d'éléments qui permettraient aux personnages de trouver la solution de l'énigme qui les poursuit, et en allant jusqu'à certains personnages dépourvus de souvenirs, le motif de l'absence est au cœur du texte.

### **c) La cicatrice**

La cicatrice que Perec avait sur la lèvre était un des (seuls) signes lui donnant une identité. Cette marque sur le visage est également un signe d'identification pour certains de ses personnages qui, même sans avoir de nom, possèdent une trace qui les rend identifiables aux yeux des autres et à leurs propres yeux. Ainsi du personnage de *Un homme qui dort*, dont la cicatrice est mentionnée à plusieurs reprises. Lorsqu'il se regarde dans le miroir, ou qu'il devine

un visage dans les fissures du plafond, c'est une marque distinctive qui apparaît souvent. Aussi, toujours dans *Un homme qui dort*, lors d'une visite au musée du Louvre, le personnage observe avec attention un tableau d'Antonello de Messine, *Le Condottiere*, qui montre « un homme de la Renaissance, avec une toute petite cicatrice au-dessus de la lèvre supérieure, à gauche, c'est-à-dire à gauche pour lui, à droite pour toi »<sup>6</sup>. Dans *La Disparition*, le personnage du Barbu porte également une cicatrice sur la lèvre : « Un fin sillon blafard balafrant son pli labial »<sup>7</sup>.

#### **d) Le morcellement**

Cette dernière catégorie se retrouve dans la structure des récits – présentés sans linéarité chronologique, comme s'il s'agissait de morceaux détachés – ainsi que dans celle des livres : *Un homme qui dort* est une succession de paragraphes sans véritable cohérence ; *La Disparition* se divise en chapitres correspondant à chaque personnage, ce qui donne à la narration une structure non linéaire où les différentes histoires se croisent dans l'espace et le temps.

Dans *Un homme qui dort*, le miroir fêlé, dont la brisure serait à l'image de la cicatrice du personnage, renvoie une image fragmentée de celui qui se regarde et qui, de plus, ressent dans son propre corps un morcellement : « le corps, à cet instant, ne présente plus du tout la belle unité de tout à l'heure, en fait, il s'étale dans tous les sens »<sup>8</sup>. Le personnage lui-même se conçoit comme fragmenté, image qui correspond à celle que lui renvoie la glace brisée. Pour ce qui est de *La Disparition*, le livre se présente comme fait à la manière d'un portrait du peintre italien Arcimboldo, qui réalisait des portraits constitués d'un assemblage de divers éléments (fruits, fleurs, branches, comme dans l'image suivante) : « L'on dirait un Arcimboldo [...] : un autoportrait [...] fait [...] d'un amas d'insinuants vibrions »<sup>9</sup>.

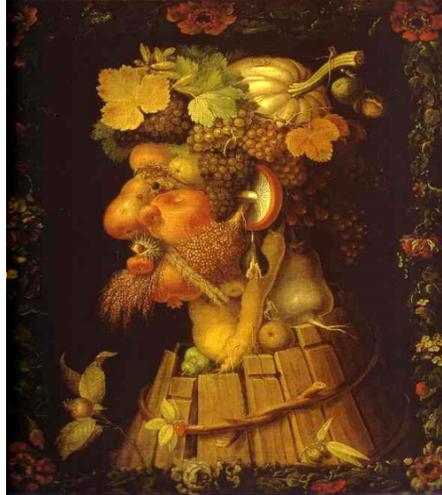
---

<sup>6</sup> Perce Georges, *Un homme qui dort* (1967), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2008, p. 93.

<sup>7</sup> Perce Georges, *La Disparition* (1969), Paris, Galimard, coll. « L'Imaginaire », 2006, p. 237.

<sup>8</sup> *Un homme qui dort*, op. cit., p. 15.

<sup>9</sup> *La Disparition*, op. cit., p. 41.



Ainsi, ces quatre catégories peuvent être considérées comme des autobiographèmes du fait qu'il s'agit d'éléments propres à la vie personnelle de Perec, qui renvoient à l'image de l'auteur pour donner forme à son autoportrait littéraire.

## **II. Perec**

Les autobiographèmes dont il a été question plus haut sont des clins d'œil à la vie, à l'histoire personnelle de Perec. De ce fait, l'importance accordée à la signification du nom dans les textes est directement liée au nom de Perec dont la signification en hébreu est « trou ». Le sens de son nom n'a pas été négligé par l'écrivain, pour qui le rapport avec sa condition d'orphelin était presque évident. Perec, de même que ses personnages de *La Disparition*, était condamné à se construire autour d'un vide, autour du « trou » de son histoire personnelle et de son manque de souvenirs.

En ce qui concerne la récurrence du motif de l'absence dans les deux œuvres, elle est une manière de désigner la réalité de l'écrivain, qui s'est vu obligé de former son identité sur un passé incomplet, sur une mémoire construite autour d'un vide. Perec a donc dû rassembler les morceaux de son histoire, des bribes de souvenirs pour reconstruire son passé, à la manière des portraits d'Arcimboldo dont il a été question plus haut, c'est-à-dire comme un assemblage de pièces formant une image (incomplète). Cette image de sa propre vie, de son identité assimilée à un puzzle est représentée dans les textes par leur discontinuité chronologique et leur structure morcelée. La vision de sa propre vie comme un puzzle est donc transposée dans les œuvres, autant au niveau de la structure que du récit.

Cependant, cette idée d'incomplétude et fragmentation ne se limite pas à la conception de soi de Perec, elle s'étend également à sa vision du monde et surtout à sa vision de la littérature, qu'il considère comme un ensemble d'œuvres où il y aurait toujours une pièce manquante, celle que viendra occuper son œuvre. De plus, l'idée que se fait Perec de lui-même et du monde étant construite autour d'un vide, la littérature est venue occuper dans sa propre vie l'espace laissé par son manque de souvenirs, par le trou dans son histoire ; c'est en lisant qu'il s'est formé une idée du monde, une philosophie de la vie, qu'il a trouvé les modèles à imiter pour sa propre écriture. En résumé, la littérature est devenue le miroir à partir duquel il a forgé son image de soi.

### III. Intertextualités

Perec a trouvé une sorte de refuge dans la littérature, elle est devenue sa famille : « Quand j'ai découvert Stendhal, Jules Verne, Michel Leiris, Queneau, ils sont devenus ma famille. Vous le voyez, je ne suis pas orphelin »<sup>10</sup>. C'est dans les livres qu'il a trouvé les moyens de se forger une identité car, comme l'affirme Tzvetan Todorov dans *La Littérature en péril* : « Connaître de nouveaux personnages est comme rencontrer de nouvelles personnes, avec cette différence que nous pouvons d'emblée les découvrir de l'intérieur [...]. Moins ces personnages nous ressemblent et plus ils élargissent notre horizon, donc enrichissent notre univers »<sup>11</sup>.

Aussi, c'est dans les œuvres de ses auteurs préférés qu'il a trouvé les modèles pour donner une forme à sa propre écriture ; la place de la littérature se manifeste dans les textes de Perec par une forte intertextualité, par des citations (explicites ou non), par la référence récurrente à certains de ses ouvrages préférés. Par exemple, la nouvelle *Bartleby the Scrivener* de Melville est la source première d'inspiration pour *Un homme qui dort*, qui en est une sorte de réécriture, où l'attitude d'indifférence de Bartleby devient celle de l'homme qui dort. Les références à Melville sont également présentes dans *La Disparition* qui fait allusion de nombreuses fois à la baleine blanche : « il y aura toujours un survivant, Jonas qui dira qu'il a vu un jour sa damnation, sa mort, dans l'iris blanc d'un rorqual blanc, blanc, blanc, blanc jusqu'au nul, jusqu'à l'omission! Ah Moby Dick ! Ah Maudit Bic ! »<sup>12</sup>.

Un autre écrivain qui revient souvent dans les écrits de Perec est l'argentin Jorge Luis Borges. L'homme qui dort est en quelque sorte l'opposé de Funes, il serait l'autre côté du miroir,

---

<sup>10</sup> Perec Georges, Conférence donnée à Lyon en 1981, dans *Entretiens et Conférences*, éd. établie par D. Bertelli et M. Ribière, Nantes, Joseph K., 2003, t. I, p. 161.

<sup>11</sup> Todorov Tzvetan, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007, p. 76.

<sup>12</sup> *La Disparition*, op. cit., p. 89.

un homme qui cherche à se débarrasser de sa mémoire, de son passé. Quant à *La Disparition*, le roman comporte de nombreux éléments narratifs propres à l'univers borgésien, tels que le labyrinthe ou le motif de la mémoire représenté par le zahir (tiré de la nouvelle « Le Zahir ») qui condamne les personnages à ne jamais pouvoir oublier qu'il y a quelque chose dont ils ne se souviennent plus et à le chercher sans cesse.

Le recours à l'intertextualité fonctionne sur un double plan : d'une part, elle est une manière de rendre hommage aux écrivains préférés, à ceux auxquels Perec voudrait ressembler, qui l'inspirent et lui fournissent un modèle à suivre. D'autre part, la référence constante à d'autres textes permet à Perec de trouver dans les mots des autres ses propres mots, de se construire à partir des œuvres auxquelles il porte un attachement particulier. La littérature qui entoure Perec et dont il se nourrit occupe la place du miroir dans lequel il trouve son reflet, et qu'ensuite il dépeint dans ses propres œuvres.

### **Conclusion**

Les œuvres de Perec sont donc construites sur la base de sa vie personnelle et de la littérature qui lui a permis de former son identité, son être au monde. Cependant, si l'on reprend l'image du triple autoportrait représentant le peintre de trois manières différentes, l'œuvre est elle-même une construction langagière élaborée par Perec : l'ensemble du tableau est une représentation du peintre, et il en est de même pour l'interprétation littéraire des ouvrages perecquiens. La construction de soi qu'il nous livre est faite de mots, de fiction. Tout en essayant de se rapprocher le plus possible de la réalité, ce qui demeure à la fin n'est qu'une représentation fictive.

Toutefois, cette mise en scène d'une réalité faite de langage montre un Perec qui se donne une existence dans et par l'écriture, comme il le dit lui-même en reprenant l'idée de Stendhal dans « *53 jours* », son dernier ouvrage inachevé : « Un roman est un miroir qui se promène le long de la route ». Le résultat de la mise en discours de soi, c'est-à-dire les œuvres, met en avant le fait que dans la réalité, l'être se compose des discours qu'il élabore sur lui-même et le monde, car nous sommes au bout du compte des êtres de langage, des êtres de fiction. Ainsi, ce que l'écrivain accomplit dans son écriture, c'est représenter ce que la réalité a de fictionnel, car

comme il le dit lui-même : « La réalité est uniquement transmise à travers le langage, à travers l'écriture. Ce qu'il y a autour de la réalité à travers le langage est de la fiction »<sup>13</sup>.

---

<sup>13</sup> Perce Georges, *Entretiens et Conférences, op. cit.*, t. II, p. 250.